

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

INTERSECTIONNALITÉ

Mazouz, Sarah
France

Date de publication : 2019-05-07

DOI: <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.111>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Notion aujourd'hui incontournable tant se sont multipliés les travaux scientifiques qui s'y réfèrent et les politiques publiques ou les recommandations internationales qui s'en réclament, l'intersectionnalité est d'abord l'héritière des débats portés dans un contexte militant par les féministes nord-américaines – plus particulièrement les féministes africaines-américaines et le courant black feminist. Dans sa prise de position de 1977, le Combahee River Collective critique en effet le « biais blanc de classe moyenne » du féminisme. Il introduit alors la question de la représentation politique de celles pour lesquelles la domination subie articule plusieurs rapports de pouvoir. Il pointe par conséquent le fait que les femmes blanches qui sont alors leaders dans les groupes féministes occupent en fait une position de domination. De même, la critique black feminist va mettre en lumière comment les hommes noirs sont également en position de dominants dans les mouvements antiracistes. En d'autres termes, être femme et noire induit une domination subie autre que celle éprouvée par les femmes blanches ou par les hommes noirs.

C'est dans cette perspective de complexification de l'analyse des rapports de pouvoir que Kimberlé W. Crenshaw (1989) forge, en juriste, la notion d'intersectionnalité. L'enjeu est alors de rompre avec une lecture strictement arithmétique de la domination qui la conçoit comme l'addition systématique des facteurs d'oppression. Crenshaw suit en cela également ce que les New Slavery Studies ont pu montrer pour les sociétés plantocratiques : l'articulation de la race, du genre et de la classe ou du statut produisent une reconfiguration de la domination qui ne s'appréhende pas seulement comme une addition de handicaps pour les femmes ou comme un renforcement du patriarcat en faveur des hommes (Davis 1981, Carby 1982, Fox-Genovese 1988). La démarche de Crenshaw va donc consister à interroger la non-représentation de celles qui sont soumises à des formes plurielles et croisées

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2020. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Mazouz, Sarah (2019-05-07), Intersectionnalité. Anthropen. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.111>

de domination dans les catégories de l'action publique. Par exemple, en utilisant la catégorie générique de « femme », les politiques de lutte contre les violences domestiques occultent la situation spécifique des femmes racialisées. Elle montre ainsi comment ces catégories participent à la reproduction des rapports de pouvoir en favorisant les membres des groupes dominants mais aussi, et peut-être surtout, en contribuant à l'occultation des expériences d'oppression situées à l'intersection de plusieurs principes de hiérarchisation. D'ailleurs, ce que Crenshaw met en lumière à partir d'une analyse des catégories de l'action publique relève de phénomènes similaires à ce que la tradition francophone matérialiste a thématiqué sous les concepts de consubstantialité ou d'imbrication – c'est-à-dire que le genre, la race, la classe ou encore l'âge et la catégorie de sexualité se déploient de manière liée en se renforçant ou en s'euphémisant (Kergoat 1978, 2001 et 2012 ; Galerland et Kergoat 2014).

Deux textes sont ici fondateurs pour saisir la notion d'intersectionnalité. Le premier paraît en 1989 et s'intitule « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex. A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics ». Inscrit explicitement dans l'héritage des théoriciennes du Black feminism comme Gloria T. Hull, Barbara Smith ou Bell Hooks, il en revendique la démarche radicalement contre-hégémonique en l'appliquant au raisonnement juridique. Son argument est le suivant : « les femmes noires sont parfois exclues de la théorie féministe et du discours antiraciste parce que l'une comme l'autre sont élaborés sur un ensemble d'expériences séparées qui ne reflète pas de manière précise les interactions qui existent entre la race et le genre » (1989 : 140 ; nous traduisons). Les discours et les pratiques militantes ou politiques qui ont pour but l'émancipation sont donc aussi en bonne partie aveugles aux rapports de pouvoir qu'ils (re)produisent en ne prenant pas en compte celles qui font une expérience de la domination à l'intersection de ces deux catégories.

Le second, « Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color » paraît deux ans plus tard, en 1991. Crenshaw y développe son analyse des mouvements sociaux et de la manière dont ils affirment des identités univoques et dominantes. Mais elle fonde ici sa critique en pointant l'essentialisme des catégories de l'action publique sur lesquelles s'appuient les politiques de l'identité promues par ces mouvements. En prenant le cas des violences conjugales que subissent les Africaines-Américaines, elle montre qu'elles se trouvent au croisement du racisme et du sexisme et que, dans la majorité des cas, elles ne sont pas prises en compte par les politiques de l'identité – c'est-à-dire les discours et les programmes qui visent à lutter soit contre le racisme soit contre le sexisme. Ce n'est donc pas tant l'incapacité de ces « Identity politics » à dépasser la différence qui pose problème, comme on aime habituellement à le souligner, mais c'est au contraire précisément parce qu'elles éludent les différences qui traversent le groupe des femmes qu'elles sont problématiques et critiquables. L'auteure pointe ainsi la principale conséquence de cette réification des identités car elle rend impossible la prise en compte de l'intérêt des personnes qui font partie de catégories nullement pensées comme sécantes.

Ce texte a joué un rôle crucial dans la réappropriation universitaire de la notion d'intersectionnalité. En reprenant les formes de conceptualisation de l'intersectionnalité propres au Black feminism et plus largement aux mouvements sociaux, il a rendu possible leur traduction théorique et épistémologique suivant trois lignes de réflexion.

D'abord, il affirme que l'étude des situations intersectionnelles relève d'une épistémologie du point de vue qui reconnaît le rôle des expériences individuelles – en l'occurrence celles des femmes noires mais plus largement celles d'autres groupes minorisés – comme instrument de production du savoir. On retrouve cette idée dans plusieurs travaux revendiquant une démarche intersectionnelle, comme ceux par exemple de Patricia Hill Collins (2000). Dans *The Social construction of Black Feminist Thought*, Hill Collins cite la parole de femmes conscientes de ce que leur condition permet de faire et de voir. Elle insiste sur le fait que cette situation est définie par la classe, le genre et la race et qu'elle complexifie par exemple le rapport patronne/aide-ménagère en l'articulant à la division des femmes entre blanches et noires.

L'exigence d'un savoir situé en appelle également à une responsabilité de la chercheuse ou du chercheur dont Crenshaw donne une traduction pratique dans les initiatives d'« intersectionnalité en actes » (*Intersectionality in Action*) mises en œuvre par les campagnes de l'African American Policy Forum comme #BlackGirlsMatter, #HerDreamDeferred, #SayHerName, #WhyWeCantWait ou #BreakingTheSilence.

Ensuite, dès « *Mapping the Margins* », Crenshaw (1991) insiste sur l'importance de contextualiser l'intersectionnalité et d'en user comme un outil d'analyse dynamique – et non comme « une grande théorie ». Contrairement à certaines critiques qui lui ont été faites sur le caractère abstrait et statique du concept d'intersectionnalité, elle rappelle la nécessité de rapporter l'analyse intersectionnelle au contexte socio-politique et au cadre juridique et légal. Cet effort de contextualisation appelle d'ailleurs à faire preuve de réflexivité sur les usages qui sont faits de la notion d'intersectionnalité tout en prévenant l'effacement possible de l'une de ses dimensions par l'effet de son importation dans un autre contexte national que celui des États-Unis ou plus largement de l'Amérique du Nord (Crenshaw 2016). Ainsi, l'acclimatation de l'intersectionnalité au contexte européen et plus précisément la traduction de cette notion dans des travaux français et francophones ne doivent pas donner lieu à un oubli de la dimension raciale au motif que ce point serait spécifique au contexte états-unien. Il s'agit plutôt de réfléchir à la manière dont race, genre, classe et autres principes de hiérarchisation s'articulent dans des contextes qui ont connu des formes de structuration raciale des rapports sociaux autres que l'esclavage et la ségrégation (Rocca i Escoda, Fassa et Lépinard 2016).

Enfin, sans se départir d'une approche juridique, Crenshaw revendique dès son texte de 1991 la plasticité disciplinaire de l'approche intersectionnelle qui s'inscrit d'ailleurs dans la lignée des Women Studies. Parmi les nombreux travaux qui enrichissent l'analyse intersectionnelle sur le plan méthodologique et conceptuel, on peut citer ceux de Candace West et Sarah Fenstermaeker (1995). Ceux-ci s'appuient

en effet sur une démarche ethnométhodologique pour saisir à un niveau microsociologique et de manière dynamique l'actualisation des assignations de race, de genre et de classe. Dans cette veine, Julie Bettie (2000) montre pour sa part comment, dans le contexte états-unien, la renégociation de l'identité de classe passe pour des jeunes filles mexicaines par un jeu qui renforce les codes genrés et racialisés. En articulant arguments théoriques et enquêtes empiriques, l'anthropologue colombienne Mara Viveros Vigoya (2017) s'appuie sur le Black Feminism et les épistémologies décoloniales pour interroger la construction des masculinités au croisement de formes plurielles de domination (sociale, raciale et sexuelle). D'autres travaux proposent une complexification de l'approche intersectionnelle opérant un déplacement dans la manière même d'appréhender la notion d'intersectionnalité, qui devient un objet de recherche davantage qu'une méthode (Mazouz 2015). D'autres encore proposent une démarche plus théorique, comme l'atteste par exemple l'ouvrage de Floya Anthias et Nira Yuval-Davis (1992), ou encore celui de Chela Sandoval (2000). Enfin, certaines recherches adoptent une approche réflexive sur les usages de l'approche intersectionnelle, contribuant ainsi à enrichir son épistémologie. C'est le cas par exemple de Sébastien Chauvin et Alexandre Jaunait (2015). Les deux auteurs se demandent tout d'abord si l'intersectionnalité est vouée à faire partie du problème qu'elle décrit. Ils interrogent ensuite le sens épistémologique et politique d'un programme normatif intersectionnel constitué en impératif universel de prise en compte constante de toutes les formes de domination.

En ce sens, l'intersectionnalité ne constitue pas tant une théorie unifiée qu'un champ de recherche transnational (Cho, Crenshaw et McCall 2013 ; Roca i Escoda, Fassa et Lépinard 2016 : 11). En témoignent d'ailleurs les débats et les désaccords qui persistent au sein des études féministes sur la manière de rendre opératoire le potentiel heuristique de cette notion. Si son succès lui fait courir le risque de ne servir qu'une fonction d'affichage, le principal défi lancé aux chercheur.e.s est « d'élaborer des méthodes à la fois rebelles et susceptibles d'être reconnues au sein des différentes disciplines » (Crenshaw 2016 : 47) seules à même de conserver la dimension « insurgée » du concept (Cho, Crenshaw et McCall 2013).

Références

Bettie, J. (2000), «Women without class: Chicas, cholas, trash, and the presence/absence of class identity», *Signs*, vol.26, p.1-36. <https://doi.org/10.1086/495566>

Carby, H. (1982), «White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood». Dans Center for Contemporary Cultural Studies (dir.), *The Empire Strikes Back: Race and Racism in Seventies Britain*, Londres, Hutchinson, p. 212-235.

Chauvin, S. et A. Jaunait (2015), «L'intersectionnalité contre l'intersection», *Raisons politiques*, vol.58, p.55-74. <https://doi.org/10.3917/rai.058.0055>

Cho, S., K. Crenshaw et L. McCall (2013), «Toward a field of intersectionality studies: Theory, applications, and praxis», *Signs. Journal of Women in Culture and Society*, vol.38, n°4, p.785-810. <https://doi.org/10.1086/669608>

Crenshaw, K. (2016), «Les voyages de l'intersectionnalité». Dans M. Rocca i Escoda, F. Fassa et É. Lépinard (dir.), *L'Intersectionnalité. Enjeux théoriques et pratiques*, Paris, La Dispute, p.29-51.

Crenshaw, K. (1991), «Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color», *Stanford Review of Law*, vol.43, p.1241-1299. <https://doi.org/10.2307/1229039>

Crenshaw, K. (1989), «Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics», *University of Chicago Legal Forum*, n°1, p.139-167.

<http://chicagounbound.uchicago.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1052&context=uclf>

Davis, A. (1981), *Women, Race and Class*, New York, Random House.

Anthias, F. et N. Yuval-Davis (1992), *Racialized Boundaries: Race, Nation, Gender, Colour and Class and the Anti-Racist Struggle*, Londres, Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203992920>

Fox-Genovese, E. (1988), *Within the plantation household*, Chapel Hill et Londres, University of North Carolina Press.

Galerand, E. et D. Kergoat (2014), «Consubstantialité vs intersectionnalité? À propos de l'imbrication des rapports sociaux», *Nouvelles pratiques sociales*, vol.26, n°2, p.44-61. <https://doi.org/10.7202/1029261ar>

Hill Collins, P. (2000), *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203900055>

Kergoat, D. (2012), *Se battre, disent-elles*, Paris, La Dispute.

Kergoat, D. (2001), «Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion», *Actuel Marx*, vol.30, p.60-75. <https://doi.org/10.3917/amx.030.0085>

Kergoat, D. (1978), «Ouvriers = ouvrières? Propositions pour une articulation théorique de deux variables: sexe et classe sociale», *Critiques de l'économie politique*, vol.5, p.65-97.

Mazouz, S. (2015), «Faire des différences. Ce que l'ethnographie nous apprend sur l'articulation des modes pluriels d'assignation», *Raisons politiques*, vol.58, p.75-89. <https://doi.org/10.3917/rai.058.0075>

Roca i Escoda, M., F. Fassa et É. Lépinard (dir.) (2016), *L'Intersectionnalité. Enjeux théoriques et pratiques*, Paris, La Dispute.

Sandoval, C. (2000), *Methodology of the Oppressed*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Viveros Vigoya, M. (2017), *Les Couleurs de la masculinité. Expériences intersectionnelles et pratiques du pouvoir en Amérique du Sud*, Paris, La Découverte.

West, C. et S. Fenstermaker (1995), «Doing Difference», *Gender and Society*, vol.9, n°1, p.8-37. <https://doi.org/10.1177/089124395009001002>